

Donoso Cortès se convertit. — "J'étais arrivé au milieu de la vie, disait un soir Donoso Cortès dans un salon de Paris ; la lecture des ouvrages français qui avaient suivi celle des auteurs latins m'avait fait perdre les convictions chrétiennes. Cependant je me regardais comme aussi honnête homme qu'on puisse l'être. J'accomplissais à Paris la reine Christine. Là je fis connaissance avec un Espagnol, don Manuel..." C'était un homme d'un esprit simple, droit, peu brillant, très religieux et tout dévoué aux bonnes œuvres. Je l'observais et je disais : C'est singulier, je suis certainement un honnête homme, et son honnêteté est autre que la mienne. Il y a dans son honnêteté quelque chose que je ne m'explique pas et qui me semble la rendre supérieure à la mienne. D'où vient cela ? J'en parlai à don Manuel lui-même. Il me répondit avec simplicité : "Je suis demeuré chrétien et vous ne l'êtes plus." Ce mot m'avait frappé ; j'y pensais souvent ; mais je n'avais pu encore parvenir à me l'expliquer. Quand j'appris que mon frère était tombé malade à Madrid, je partis précipitamment pour l'Espagne, je trouvais en arrivant mon frère très-dangereusement atteint. Pendant que je le soignais, je lui racontai ma conversation avec don Manuel. "Oui, me dit-il, il t'a donné la vraie raison !" Il m'expliqua alors cette parole, et ce qu'il m'édit en me l'expliquant me toucha tellement que quand il mourut, quelques jours plus tard, ce que j'estimai le plus de son héritage fut son confesseur qu'il me laissa.

Un des assistants dit alors : "En vérité, monsieur l'ambassadeur, en vous éclairant aussi simplement, et quand vous ne pensiez plus à le chercher, Dieu vous a fait une grande grâce." Il faut qu'il y ait dans votre vie quelque circonstance particulière qui vous ait mérité une telle faveur ? — Toute ma vie a été fort ordinaire reprit Donoso Cortès.

Horace Vernet. — Dans son livre : *Un hiver à Rome*, le marquis de Ségur raconte la conversion d'Horace Vernet en ces termes :

"Horace Vernet avait fait en 1850 le portrait du Prince-Président passant une revue à Satory, suivi de deux officiers généraux, le général Reille, et le général Changarnier. Après le 2 décembre, le Prince fit dire à Vernet de remplacer le général Changarnier par un autre personnage. L'illustre peintre trouva la demande singulière et se contenta de répondre qu'Horace Vernet ne corrigerait pas l'histoire. Louis-Napoléon se montra bon prince ; il eût pu jeter la toile au feu ; il se contenta de l'envoyer en pénitence en Afrique, où elle est restée depuis lors.

Horace Vernet, se jugeant en disgrâce, voulut en profiter pour revoir sa chère Algérie, et il y passa tout l'hiver de 1852. C'est là qu'il fit connaissance du P. Régis, abbé de Staouéli. Il s'attacha tout à lui, admira l'établissement agricole fondé avec tant de persévérance, de sacrifices et de vertus, et touché du dévouement de ses humbles religieux, anciens soldats pour la plupart, qui mouraient résignés et joyeux, victime de la fièvre, sur ce nouveau champ de bataille, il promit au P. Régis de venir faire une retraite dans son monastère.

En effet, le dimanche des Rameaux, le Père vit arriver un chasseur portant guêtres, fusil et gibecière, qui vint frapper à la porte de la chapelle. C'était Horace Vernet.

"Me voici, dit-il, mon père ; je viens me reposer et réfléchir quelques jours au milieu de vos frères."

Ils causèrent longtemps en se promenant et bientôt la causerie prit un caractère si intime, que le Père dit en souriant au grand artiste : "Savez-vous, que vous venez de faire les trois quarts de la besogne, et qu'il ne vous manque plus guère que de vous mettre à genoux pour recevoir le pardon de vos fautes ? — Je vous comprends, mon Père, répondit Vernet ému, mais je vous demande vingt-quatre heures pour me mieux préparer. — Bien, mon fils, restez seul avec Dieu : la solitude vous est bonne en ce moment." Il le quitta, et Vernet se dirigea vers le rivage de la mer qui baigne le monastère. Le Père se retourna au bout de quelques instants et vit l'illustre peintre assis sur une pierre la tête plongée dans ses deux mains. "Cela va bien," se dit-il, et il s'en alla prier Dieu à la chapelle du couvent.

Le lendemain, Horace Vernet se confessa avec grande foi et grande contrition ; son visage était mouillé de larmes. Le jour de Pâques, il demanda au P. Régis s'il ne pourrait pas, pour rendre gloire à Dieu, se parer de ses décorations. Le Père approuva cette idée, et Vernet tout couvert de croix et de cordons, assista à la grande messe de la communauté au milieu des frères, et vint avec eux à la table de la communion recevoir le corps sacré de Jésus-Christ. Après la messe, il partagea le grossier repas des religieux, et quitta le monastère l'âme légère et joyeuse : il laissa à Staouéli le fardeau des fautes de toute sa vie, et il emporta dans son cœur le Dieu bon et miséricordieux qui lui avait pardonné.

Depuis ce jour, jusqu'à sa mort, Horace Vernet remplit exactement ses devoirs de chrétien. Chaque fois qu'il rencontrait le Père Régis, il se confessait et communiait, en son absence, il s'adressait au curé de Saint-Germain-des-Près, sa paroisse. Il mourut avec les sentiments de foi et de piété dans lesquels il avait passée les dix dernières années de sa vie.

Un Ministre anglican à Notre-Dame des Victoires. — "Un jeune ministre protestant d'Angleterre ne pouvait adresser aucun discours à

ses prétendus oncles sans jeter feu et flamme contre l'Eglise catholique. Il en avait surtout contre la sainte Vierge, et parce qu'il disait de temps en temps dans les journaux les récits des merveilles de grâce obtenues à Notre-Dame des Victoires à Paris, il appelait ce célèbre sanctuaire un *foyer d'idolâtrie*.

"Un jour enfin, il n'y tint plus, il partit pour la France. Il se proposait tout bonnement de venir nous éclairer et nous guérir de notre idolâtrie. "Je veux, disait-il, apporter la lumière au milieu des ténèbres." Il prit avec lui à cet effet une cargaison de brochures contre la Sainte Vierge.

Arrivé à Paris, il bourra ses poches de ses plus forts opuscules et courut à Notre-Dame des Victoires. Lorsqu'il y entra et qu'il vit tous les *ex-voto*, couvrant les murailles du sanctuaire, il s'écria : "C'est bien cela, c'est bien ce que l'on m'avait dit ; c'est bien ici le foyer de l'idolâtrie ; mais où est l'idole ?"

"Il s'avance jusque vis-à-vis l'autel de la Sainte-Vierge. "C'est ici l'idole ! voici l'idole !" se dit-il en se frottant de colère.

Cependant sans savoir ni pourquoi ni comment, il tombe à genoux, il éclate en sanglots, reste là assez longtemps et en se relevant se dit : "Il faut que je me fasse catholique."

De retour à son hôtel, il ne peut s'expliquer, ce qui s'est passé. Bientôt il appelle cela une sottise ; il se dit, et se répète : Non, non, jamais je ne serai catholique, c'est-à-dire papiste, idolâtre !

Afin de s'étourdir, il va pendant huit jours de spectacle en spectacle, de plaisir en plaisir. Mais le souvenir de ce qui s'est passé en lui à Notre-Dame des Victoires le poursuit partout ; et souvent dans ses courses il se retrouve à passer devant la porte de ce sanctuaire.

Enfin, un jour, il se décide à y entrer. Il va jusque devant l'autel de Marie. L'émotion le saisit, il pleure, il s'agenouille, il se prosterne, il est changé.

De ce pas il va à la sacristie ; un prêtre le prépare, et quelques jours après, il abjure l'hérésie et fait sa première communion à l'autel de Notre-Dame des Victoires.

Immédiatement après il écrit à ses parents pour leur annoncer sa conversion, vendit tous ses biens et entra dans un noviciat de la Compagnie de Jésus."

Ceci s'est passé en 1869.

UN BEAU PROGRAMME.

La révolution créée et propagée par la franc-maçonnerie avec laquelle elle se confond, encherit tous les jours sur son programme déjà si anti-catholique et anti-chrétien. Combattus avec succès dans les siècles derniers, elle ne cessait d'apercevoir que quelques-uns de ses principes les moins compromettants ; mais, depuis qu'elle est la maîtresse, le masque est tombé. Aujourd'hui, c'est une guerre à mort à son ennemie mortelle, l'Eglise ; elle veut en finir avec elle, et pour cela il n'y a rien de si odieux que son cerveau ne puisse inventer. Nous avons recueilli ça et là quelques faits qui font voir quels sont ses nouveaux projets en France.

Il y a des hommes qui ne viennent jamais à l'Eglise ; volontiers, ils pensent que tout le monde doit faire comme eux, et alors ils se demandent à quoi sert l'Eglise.

— A Paris, voici un conseiller municipal, un monsieur Mesureur, qui vient de demander la "laïcisation" de l'Eglise de Notre-Dame de Bonne Nouvelle.

Selon M. Mesureur, le quartier est éminemment libre-penseur, personne ne va aux offices, et l'Eglise, qui ne sert à rien, occupe indûment 1500 mètres carrés de terrain appartenant à la Ville.

La proposition, portée en plein conseil, a été agréementée par son auteur de tous les grossiers lazzi qu'un radical bon teint trouve aisément en pareille matière. M. Mesureur était du reste soutenu par les encouragements de ses dignes collègues, qui ont renvoyé la proposition à l'étude d'une commission !

— La chambre des députés le gouvernement français, a présenté un projet de loi permettant aux témoins devant les tribunaux, au lieu de jurer devant Dieu, de promettre sur leur honneur et leur conscience de dire la vérité.

De l'honneur et de la conscience sans Dieu, voilà de belles choses !

— La commission d'examen des livres qui doivent composer les bibliothèques des lycées et des collèges a été supprimée. Les ouvrages les plus immoraux pourront donc y pénétrer. En outre, un prochain décret déclarera que l'enseignement religieux n'est plus obligatoire dans les écoles de l'Etat, il en sera même exclu.

— Le ministre de la marine vient de s'entendre avec son collègue de l'instruction publique pour enlever la direction de l'enseignement des pupilles aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Mais on ne s'en tiendra pas là à l'égard de cet ordre enseignant, qui depuis deux siècles rend tant de services à la France.

On les déposera de leur établissement de la rue Oudinot, parce que, a dit M. Paul Bert, "les Frères sont devenus inutiles." Voilà donc la reconnaissance républicaine pour ces modestes religieux, tous sortis du peuple, qui par leur héroïsme sur nos champs de bataille excitèrent l'admiration de la chrétienté tout entière.